



Les Rencontres ratissent large

BULLE. Encore une «tranche» de théâtre, ce soir, avec le souper-spectacle *Vices et Versailles* par Meurtres et mystères. Mercredi et jeudi, les Rencontres théâtrales ont ratissé large, de Voltaire à Tchekhov, en français et en patois.

JEAN GODEL

Critique

Mission: rédiger le compte-rendu d'une pièce en patois, sans avoir lu son résumé en français, alors même que votre serviteur n'en pipe pas mot en dehors de *Nouthra Dona di Maortze* et de *Galé Gringo*. Mercredi soir donc, la troupe théâtrale de la Société des patoisants de la Gruyère proposait en ouverture des Rencontres *Patati è Patakrâ*, de Georges Hoffmann.

Le pitch: Léon (Pacharido?) est directeur d'une entreprise de primeurs en gros. Deux de ses clients viennent se plaindre de la livraison de marchandise, apparemment des pommes, de

mauvaise qualité. «Vous n'avez qu'à en faire de la confiture», a, semble-t-il, lancé à l'un d'eux un Léon très avare et à qui le mot rabais est inconnu.

Sur ce, survient l'intendant de la maison de repos où vit Julia, la cousine de Léon, dont il annonce la mort accidentelle. Avec sa femme, Léon se réjouit de l'héritage qui se dessine et imagine même demander réparation au propriétaire du camion fautif de l'accident.

Surgit alors une Julia en pleine forme qui annonce que la morte est une autre (Berthe?) et que le camion coupable n'est autre que celui de Léon. Le reste demeure obscur, mais Léon et sa femme se retrouvent visiblement contrariés, voire «bec de gaz». Reste à trouver pourquoi un grand galapiat habillé tout de blanc répète toujours la même chose...

Peu importe, finalement: la vraie surprise pour le novice, c'est que la musique savoureuse du patois, avec ses accents et ses successions de syllabes brèves et longues, convient parfaitement au théâtre. Au final, un spectacle plaisant, un sobre décor des années soixante et des comédiens vraiment épatants, simples, directs, sans fioriture. Un bel amusement, classique, oui, mais efficace. ■



Des comédiens épatants (ici Jean Charrière), simples, directs, sans fioriture. PHOTOS JESSICA GENOUD

Rencontre dansante contre toute attente

ADVERSO FLUMINE. Mercredi soir, bien des spectateurs de l'Hôtel de Ville ont été décontenancés. Venant à une rencontre théâtrale, ils se sont vu inviter à une soirée dansante. *Contre toute attente*, six danseuses, une actrice et un musicien ont fait tourner les têtes le temps d'une représentation rythmée au son du tic-tac. Les minutes, les heures et les jours qui s'égrainent ont représenté le fil rouge du spectacle, au propre comme au figuré.

La comédienne Florence Masset est enlacée à une corde couleur sang, que des danseuses manipulent pour l'inviter à se mouvoir. Elle est apprêtée au mouvement comme on remonte une horloge. On retrouve ainsi une spécificité scénique de la troupe Adverso Flumine: les danseuses déclament, tandis que le musicien et la comédienne prennent part à la chorégraphie.

Fanny Anthonioz, Stéphanie Berther, Nathalie Charrière, Clémentine Piller, Eva Sherbetjian et Mélanie Gobet s'élancent sur les notes au piano de Guillaume Speierer. Elles donnent corps à des souvenirs amoureux évoqués avec lyrisme, à un texte teinté d'humour et de poésie: «Dans quelques jours, il pleuvra des cordes, j'aurai tout le temps de créer des liens.»

Lorsque les visages se décripsent et se mettent à jouer à la mesure des corps qui bougent, le spectacle passe définitivement la rampe. Sur des airs classiques ou sur un tango electro, les chorégraphies narratives osent même emprunter le boulevard. Ainsi, la scène du loto a su décrocher les sourires. *Contre toute attente* évoque le temps comme un concept abstrait, pendant les quarante minutes d'un spectacle convaincant. YG



Contre toute attente: six danseuses, une actrice et un musicien ont fait tourner les têtes le temps d'une représentation rythmée au son du tic-tac.

Voltaire et Michael Moore, même combat

CHALAMALA. Si le *Candide* de Voltaire se voulait un conte pour mieux brocarder les puissants, la charge, pour être ironique, n'en est pas moins directe: «Non seulement mes serviteurs se permettent de manger, mais en plus, ils raisonnent», se lamente la baronne Thunder-ten-tronckh. Deux cent cinquante ans après sa parution, le pamphlet de Voltaire, adapté ici pour le théâtre dans une version raccourcie par les Tréteaux de Chalamala, garde une virulence étonnante. Comme quoi peu a changé...

Ainsi, lors de la fuite à travers le monde de Candide et Pangloss, son maître de philosophie, la scène de leur recrutement par des soldats de la «glorieuse» armée bulgare fait immanquablement penser aux sergents recruteurs de l'armée US filmés à l'œuvre, sur un parking de supermar-

ché, par Michael Moore dans son *Fahrenheit 9/11*: «Je vais avoir besoin de vous, soldats, pour vous faire tuer glorieusement!» Qui dit ça? Le roi de Bulgarie de Voltaire ou les sbires de George W. Bush?

Les tableaux mis en scène par Théo Savary se succèdent à un bon rythme, très intelligemment relevé par les interventions de l'ensemble Sere-nata dont les guitares et les mandolines offrent, par leurs notes souvent sombres, un contrepoint bienvenu aux scènes parodiques. Comme pour rappeler le vrai visage du monde.

Un spectacle convaincant, avec des comédiens sans complexes, à la légèreté volontairement décalée pour mieux souligner la bêtise et l'indécence crasses des puissants. Ceux du XVIII^e siècle, bien sûr. JnG

Le tabac c'est tabou, on en viendra à bout!

IMAGO. Le tabou? Le tabac bien sûr. Un faux prétexte pour une pseudo-conférence, au cours de laquelle Nioukhine ne parlera finalement que de sa femme acariâtre. Le metteur en scène Pierre Gremaud nous le confiait avant la représentation: «Le personnage principal de la pièce de Tchekhov *Les méfaits du tabac*, c'est la femme du conférencier, même si on ne la voit jamais.» Jacques Vouilloz parvient à faire exister cette absence à travers un monologue empli de solennité autant que de confidences.

Toute «monologuée» que soit la pièce, Jacques Vouilloz n'est pas seul sur les planches. Pierre Gremaud a pris le parti de mettre en images les situations décrites par le conférencier. Sept auditeurs-acteurs miment des scènes. Emmenées par l'énergie savamment débordante de Dominique Pasquier, ces dernières offrent un contrepoint intéressant. Elles souffrent parfois

de quelques longueurs et d'une pertinence inégale, mais, dans l'ensemble, cela fonctionne agréablement. Dans une ambiance à la Toulouse-Lautrec, le spectacle se conclut par un tableau final qui manque lui aussi de réaliser le sujet de la conférence. Visuel et sonore, il exprime, épouvantails à l'appui, l'emprise de la vie moderne sur les hommes et la pollution qui en découle. Le tabagisme métaphysique est ailleurs, nous dit cette réflexion tapageuse.

Et puis, il y a ce chien. Un vrai. Qui questionne le théâtre et ajoute une dose d'absurde dans cette pièce qui en absorbe volontiers. Au théâtre, chaque élément a sa raison d'être. L'animal le prouve. Interrogateur et dérouté, il se demande qu'elle est la sienne. Un peu à l'image de Nioukhine qui veut bien nous parler, peu importe le sujet, pourvu qu'il puisse sublimer le sort que lui inflige son épouvantable épouse. YG